

Entretiens à mi-voix, 1988

Jean-Pierre Le Grand

Volume 42, numéro 172, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Grand, J.-P. (1998). Entretiens à mi-voix, 1988. *Vie des Arts*, 42(172), 39–41.

entretiens

à mi-voix, 1988

Jean-Pierre Le Grand

MORT SOUDAINEMENT AU MOIS DE JUILLET, SERGE LEMOYNE VOULAIT EN TOUT VOIR LA VIE
ET L'ART SE RENCONTRER, FUSIONNER AU POINT DE NE FAIRE QU'UN.



Serge Lemoyne dans son atelier.

Il y a dix ans, pendant l'été 1988, je préparais un article sur Serge Lemoyne, qui fut publié par la suite dans *Vie des Arts* (*Y a-t-il un mécène dans la salle?*, *Vie des Arts*, numéro 133). J'eus donc la chance, au cours de quelques entrevues, de faire la connaissance de cet homme à la fois public et plutôt secret, sérieux et rigolard, sans façons et d'une grande délicatesse.

J'aurais voulu que mon article en fasse plus, en dise davantage, mais je ne doutais pas qu'il m'aurait fallu l'été tout entier (et sans doute toutes les pages de la revue!) pour approfondir l'œuvre et comprendre l'homme un peu mieux. Le texte faisait une large place aux réflexions de Lemoyne sur la place de l'art, ou plutôt – faut-il le préciser? – sur le peu de place que notre monde accorde à l'art.

On a beau dire que Borduas a ouvert des portes, elles se referment aussi vite. Comment se fait-il que nulle part au Québec, on ne puisse voir une exposition permanente des plasticiens? (...) Et si les expositions qui mettent en scène les artistes québécois ne voyagent pas davantage, serait-ce parce que nous sommes les premiers à ne pas leur accorder la place qu'ils méritent?



Assemblage n° 90
Techniques mixtes
38 x 45 x 9 cm
Photo: Guy L'Heureux

Je sentais aussi sourdre d'autres interrogations, le motif à peine exprimé, plutôt suggéré en filigrane, au hasard de projets esquissés, d'aventures qui ne prendraient jamais forme. Pourquoi ne se présentait-il aucun mécène suffisamment fou et généreux pour l'aider à concrétiser quelques-unes des idées qui lui trottaient par la tête? Il aurait aimé, par exemple, reprendre la performance, comme il l'avait fait au Spectrum, trois ans plutôt (*En prolongation*, 1986). Hélas, on aurait dit que, étanchée la soif d'exploration et d'innovation des années 70 et 80, on n'osait plus, au public comme au privé, donner dans le gratuit.

Autre question: pourquoi, la quarantaine bien entamée, la vente de ses œuvres ne lui rapportait-elle toujours pas de quoi vivre? À la fois atelier et refuge, le petit local brinquebalant que Lemoyne occupait à Montréal, entre la rue Saint-Denis et le Cégep du Vieux-Montréal, en disait long sur son refus de se plier aux conventions en matière de confort. Il semble que son sort se soit amélioré par

la suite, selon Hélène Desmarais, une amie d'Acton Vale, qui me confiait lors de l'hommage qui lui a été rendu au Centre international d'art contemporain (CIAC) le 23 juillet, que Lemoyne vendait «un peu plus» de toiles depuis cinq ou six ans, en prenant bien soin de souligner le «peu»¹.

DIALECTIQUE DU PASSÉ ET DE L'AVENIR

Mais ces questions n'empêchent nullement Lemoyne de rêver, d'échafauder, de concocter de nouvelles formules. En fin de compte, au cours de nos entretiens informels – d'entrevue structurée il ne fut jamais question – il parla surtout de son travail, de ses préoccupations, de ses projets, comme celui de la maison paternelle, en gestation à l'époque. Armé uniquement d'un calepin et d'un crayon (je ne sais pourquoi, tenir une enregistreuse m'eût paru saugrenu), j'essayais en vain de le suivre.

Lemoyne parlait, parlait. Souvenirs, intuitions et réflexions allaient et venaient librement, se chevauchaient et s'entremêlaient comme au hasard, dans un désordre apparent – ou plutôt, en suivant une trame dont Lemoyne nouait et dénouait patiemment les fils et dont il était le seul sans doute à connaître le tenant et l'aboutissement. Ses paroles, débitées le plus souvent à mi-voix, prenaient des allures d'incantations et je sentais des pans entiers de son travail, mystérieux et majestueux, glisser en silence à mes côtés, en partie voilés par les brumes de ma propre ignorance, en partie révélés par mon guide, tout entier à son parcours intérieur. Au cours de ces monologues poétiques, ou plutôt, de ces dialogues avec ses œuvres, l'artiste allait et venait, entre l'actuel et le virtuel, les évoquant, les interpellant, supputant, jugeant, interrogeant. Les œuvres à venir puisaient à même celles du passé, qui servaient ainsi de points de repères, de balises à partir desquelles de nouvelles aventures s'offraient sans cesse à lui.

Lafleur Stardust, 1975
Acrylique sur toile
101,6 cm x 172,7 cm
Coll. Loto-Québec



Je n'aurais su dire si cette capacité à se laisser aller ainsi au cours de ses idées témoignait de ce qu'il acceptât pleinement ma présence ou de ce qu'il l'oubliait carrément. Dans les rares moments où j'arrivais à ne pas penser au texte que je devais tirer de ces entrevues, je me laissai porter avec plaisir par ce flot ininterrompu, ce murmure qui semblait, telle une source intarissable à la fois claire et mystérieuse, animé d'une vie propre.

Comme ces propos laissaient peu de prise à l'analyse, j'essayai d'amener Lemoyne à élaborer sur son travail. Peine perdue. Les œuvres du passé ne l'intéressaient que dans la mesure où elles annonçaient celles à venir. Souverain, il n'avait pas à s'expliquer.

Je n'ai pas de discours sur mon œuvre. C'est l'intuition qui me guide, beaucoup plus qu'un cheminement rationnel. Le discours est anticréatif. L'œuvre risque de s'y configurer, alors que dans la création, il y a un phénomène imprévu, de la découverte, de la magie... Mon auto-réflexion, je la fais en travaillant.

Cela me rappela Jean-Paul Sartre qui, pressé de questions par les journalistes, les renvoyait à ses œuvres en leur expliquant patiemment que s'il écrivait de grosses briques, c'était justement parce que ce qu'il avait à dire ne pouvait se résumer en quelques mots, au cours d'une entrevue. Autrement dit, pas de prêt-à-penser. Tout est là : si cela vous intéresse vraiment, vous trouverez bien la manière de faire parler mon travail !

Lorsque je croisai Lemoyne par la suite, il me fit l'impression de quelqu'un qui, une fois que son regard vous a situé, sait reprendre le contact exactement là où il l'a laissé. Il m'apprit que nous avions publié son tableau, *Lafleur Stardust*, à l'envers. D'un geste, il balaya mes excuses et me fit comprendre qu'il était habitué à voir projetée une vision déformée de son travail...

AU-DELÀ DU REFUS DES FRONTIÈRES

On l'a dit, Serge Lemoyne, c'est le refus des frontières, des cloisonnements. Pas pour le plaisir de transgresser, mais parce que pour lui, tout cela — l'art et la vie, le milieu des arts et « le vrai monde », le théâtre, la performance et les arts visuels, le sport et les arts, les objets usuels et l'art — ne faisait qu'un. Finalement, il ramenait tout à l'art, jusqu'à y faire basculer une maison entière et, en esprit du moins, une bonne partie de la population du petit village d'Acton Vale, qui, à travers ses activités, interventions, actions, performances, prises de position se retrouvait en quelque sorte aux premières loges d'un travail d'avant garde. Ce n'était pas par hasard.

Au fond, Lemoyne voulait en tout voir la vie et l'art se rencontrer, fusionner au point de ne faire qu'un, de s'écarter sans arrière-pensée, loin des chapelles comme des conventions éteintes de l'ignorance. Il y aura réussi, si on en juge par la foule hétéroclite et bigarrée qui se pressait à l'hommage que lui rendit le CIAC, l'été dernier, et où trois gros autobus jaunes déversèrent au milieu

du cercle des initiés, un groupe animé de gens venus d'Acton Vale pour témoigner de leur attachement envers celui qui était un peu la vie du village. Jusqu'à la fanfare locale, composée en grande partie d'amis proches qui, les discours terminés, prirent le relais avec non pas une marche funèbre mais un dixie bien enlevé. À grands coups de clairons et de jupons tremoussés, on donna ainsi le juste signal de l'envol à une âme généreuse, qui se sera donnée sans compter pour la cause. □

¹ Question de perception ? Selon un peintre bien connu de Montréal qui lui prêtait souvent son atelier, Lemoyne, à la fin de sa vie, était au bout de ses ressources. Il s'insurgeait d'ailleurs de ce qu'une institution montréalaise eût récemment acheté une œuvre d'un galeriste plutôt que de l'artiste, privant ainsi ce dernier, peu de temps avant sa mort, d'un précieux revenu.

ON PEUT VOIR DES ŒUVRES RÉCENTES
DE SERGE LEMOYNE AU CENTRE INTERNATIONAL
D'ART CONTEMPORAIN (CIAC),
314, RUE SHERBROOKE, EST
À L'OCCASION DE LA BIENNALE DE MONTRÉAL,
AINSI QU'À LA GALERIE HAN,
460, RUE STE-CATHERINE OUEST, LOCAL 406.